

Traduire, dit-elle

Quelquefois, elle avait le sentiment de parler « en langues ». Tout se mélangeait dans sa tête, il faut dire qu'elles étaient souvent inconciliables.

Le père, arrivé du Japon à l'âge de 13 ans, était resté Japonais. La mère, née au Brésil, était tout à fait Brésilienne. Et chacun lui parlait dans sa langue.

Dans les autres familles, on procédait par ordre, puisque les deux parents en général parlaient la même langue : les gosses apprenaient d'abord le japonais, puis, le portugais à l'école, gardant de la première un léger accent, une maladresse facilement reconnaissable et souvent objet de moquerie de tous.

Elle ne sait plus, mais elle se rappelle vaguement avoir parlé les deux langues pendant un certain temps. Puis, tout à coup, le père aussi se mit à lui parler en portugais, créant un vide dans sa tête et dans sa langue, mettant fin aux bifurcations de ses pensées.

La raison, elle la devina plus tard : elle s'était mis à parler comme un garçon. On lui posait une question, elle répondait par un « mm » accompagné d'un mouvement de tête vertical et sec. Cela expliquait pourquoi, des années durant, jusqu'à ce que la musique la remplace complètement, à leur insu, à elle et à son frère, on imposa un professeur dame qui venait, trois fois par semaine, leur apprendre un japonais nasillard et délicat. En fait, pendant toutes ces années de mauvaise volonté, elle désapprit le peu qu'elle savait et cette langue est restée, sinon morte, du moins très enfouie, latente, dans sa mémoire.

Les deux langues étaient parfaitement contradictoires, il est vrai. L'une, latine, allant dans le sens du temps, l'autre, absconse, à rebrousse poil, cette langue insulaire ne se limitant pas à avoir un verbe à la fin de la phrase, à l'instar- du germanique, mais s'appréhendant de la fin vers le début de chaque segment et, dans laquelle, la phrase de Ponge, extraite de « Pluie », aurait donné ceci :

*« Centre au, discontinu, un fin rideau (ou réseau), probablement légères gouttes de l'implacable mais relativement lente chute, sans vigueur être (mais) sempiternelle une précipitation puis pur météore de intense fraction (être) ».*

Pendant longtemps, cette langue d'abandon lui fut à la fois très familière et très étrangère. Plusieurs personnes la parlaient dans sa famille et la lui parlaient. Elle ne se rappelle plus qui exactement, mais a toujours tout compris, à ceci près que, parfois, lorsque la grand-mère paternelle s'adressait à elle en japonais, - tout en préparant vigoureusement la pâte pour les beignets (*shu-mai*) : il fallait battre avec sa main droite dans une bassine en étain qu'on tenait blottie dans le bras gauche et la substance liquide, grise, devenait peu à peu visqueuse et claire, avant de passer au solide qu'on découpe et qu'on fait frire – elle frôlait la catastrophe. Elle se disait, sans jamais l'avouer, ce mot, je ne le connais pas. Je ne comprends pas ce qu'elle me dit...

Le portugais était sa langue « maternelle », elle n'eut aucune difficulté à l'école à apprendre l'anglais, le français, le latin, plus tard l'espagnol, puis l'italien, l'allemand.

Elle adorait ça, les langues, elle a toujours pu parler avec beaucoup de monde, dans des pays différents où il y a un grand bonheur à reconnaître des phrases familières.

En fait, la langue qu'elle parlait le moins bien était le français et cela lui valu plus d'une inconvenance à son arrivée ici. Elle ne comprit pas la première phrase que lui adressa, en caquetant, le concierge de la cité universitaire de la ville d'Aix-en-Provence. – *K'est-cê-ke cé- ké-ça*, lui demanda-t-il. Elle crut un moment qu'elle n'était pas en France, mais dans une

enclave, ou en territoire frontalier. D'autant plus qu'à son arrivée au port de Cannes, son premier élan, ça avait été de se rendre à Paris qui, seule, pour elle, et jusqu'au bout, est restée la « France », les autres régions pouvant être identifiées comme des contrées étrangères. Son deuxième exil, ce fut ce long voyage vers la Provence, lieu qu'elle n'aima qu'au bout de bien des efforts et bien des années ; un pays de verdure – chose inimaginable pour une Brésilienne des villes, la verdure ne pouvant jamais signifier « civilisation », des gens avec un accent qu'elle trouva « épouvantable », une absence déprimante de signaux lumineux, de lumières multicolores clignotant dans la nuit...

Bref, le temps passant, elle finit par acquérir une maîtrise suffisante de la langue parlée et écrite. Deux années s'étaient écoulées depuis sa frayeur du premier matin en cité U. La bonne Germaine qui arrivait en criant devant chaque chambre : « *Poubella ! Mamoisella, Poubella !* » l'avait plongée dans un désarroi profond dont l'avait sortie le bon vieux Larousse sur lequel elle s'était précipitée avant d'ouvrir la porte.

Au point d'oublier sa langue maternelle. Les mots ne lui sortaient plus aussi aisément et si elle venait à rencontrer un compatriote, dans la rue ou dans une réunion d'amis, non seulement elle ne parvenait plus à s'exprimer dans leur langue, mais elle avait la mâchoire crispée, des crampes.

A cette époque, pour différentes raisons dont le régime militaire fasciste, elle avait décidé que le Brésil se passerait d'elle et ses difficultés linguistiques n'ont fait qu'accroître le sentiment que son pays et elle ne parviendraient plus à communiquer comme avant.

Alors, dans sa tête, presque à son insu, elle se mit à creuser dans les langues, dans le langage. D'abord, elle se remit à pratiquer les langues qu'elle avait bien connues. Puis, quand tout se remit en ordre, elle se jeta dans la traduction, dans le sens inverse de ce qui aurait pu être le normal.

Inês Oseki